Document generated on 07/15/2025 7:08 p.m.

Laval théologique et philosophique

Adolphe Gesché, Paul Scolas, dir., Et si Dieu n'existait pas? Paris, Les Éditions du Cerf, 2001, 167 p.

Nestor Turcotte

Volume 61, Number 2, juin 2005

La théorie de la réception

URI: https://id.erudit.org/iderudit/011828ar
DOI: https://doi.org/10.7202/011828ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Turcotte, N. (2005). Review of [Adolphe Gesché, Paul Scolas, dir., **Et si Dieu n'existait pas?** Paris, Les Éditions du Cerf, 2001, 167 p.] *Laval théologique et philosophique*, *61*(2), 401–402. https://doi.org/10.7202/011828ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

cette idée fondamentale que Gadamer examine les problèmes des sociétés industrielles et technologiques dans lesquelles nous vivons, et d'une façon plus particulière, nos rapports à la culture, à l'art, et aux mass media. Il constate que les sciences humaines se servent de plus en plus des sciences naturelles comme modèle méthodologique, alors qu'elles devraient davantage assumer l'unité spirituelle de l'Europe (p. 152-153), que « l'art et les arts vivent aujourd'hui en marge de la société » (p. 191), et que l'artiste créateur soit séparé de son objet et de son public, alors qu'il devrait former une communauté spirituelle avec lui, et que les mass media exposent nos vies à un flux incessant d'informations sans trop se préoccuper de la culture de l'âme humaine et de l'esprit (p. 206). Dans cette foulée d'une présence accrue de la *paideia* dans notre univers technologique, le sage Gadamer aborde ainsi ses réflexions sur l'écoute, l'amitié, la solidarité et la reconnaissance.

Tel est l'héritage philosophique et humaniste que nous a laissé Gadamer dans son « testament philosophique ». Celui-ci pourra susciter dans l'esprit du lecteur des prises de conscience bénéfiques, et peut-être même, des critiques ou des objections. Mais en lisant ces pages, et malgré notre opposition à sa conception hégélienne d'une histoire de la philosophie assimilée à la philosophie elle-même, nous nous sommes limité ici à la pratique de l'écoute, suivant en cela le conseil de Gadamer lui-même.

Yvon LAFRANCE
Université d'Ottawa

Adolphe GESCHÉ, Paul SCOLAS, dir., **Et si Dieu n'existait pas ?** Paris, Les Éditions du Cerf, 2001, 167 p.

Et si Dieu n'existait pas ! qu'est-ce que cela changerait ? Presque rien, sans doute. Mais quelle est la portée de « ce presque rien » si proche de l'Unique nécessaire ?

Sous la direction d'Adolphe Gesché et Paul Scolas, un groupe d'universitaires (Marie Balmary, Françoise Mies, Jacques Scheuer, Paul Valadier, Luc Van Campenhoudt, Bernard Van Meenen), pose la question radicale de l'éventuelle non-existence de Dieu. C'est, selon eux, la responsabilité même du théologien de ne pas esquiver cette question. S'il l'esquivait, même en présentant Dieu comme une Bonne Nouvelle pour l'homme moderne, ne serait-il pas un faux-monnayeur ?

Cet ouvrage est le compte rendu d'un cinquième colloque organisé par le professeur Gesché qui a lui-même suggéré la question retenue pour cette rencontre : *Et si Dieu n'existait pas ?*

Pourtant, en 1974, dans sa série *Dieu pour penser*, Adolphe Gesché mettait en cause que la question *an sit* soit la *quaestio princeps* à propos de Dieu : cette question, disait-il, *n'est pas absolument prioritaire, elle est précédée.* Pour *Penser Dieu*, il faut supposer qu'il existe.

Selon lui, et les auteurs qui l'accompagnent dans cet ouvrage, il est de la responsabilité du théologien de revenir à ce qui a toujours fonctionné comme présupposé. Tout simplement parce qu'on peut se demander si l'idée de Dieu — en tout cas une bonne idée de Dieu — ne suffit pas pour vivre et pour penser. Car présenter à la pensée un Dieu qui serait faux à la manière d'un faux billet de banque, ce n'est pas simplement présenter un Dieu qui n'existe pas, c'est présenter un Dieu trompeur, parce que sans consistance. C'est très exactement présenter une idole.

Une juste idée de Dieu pour la vie de l'homme doit devenir une briseuse d'idoles, de faux absolus. Mais une juste idée de Dieu comme idée ne suffit pas. Il faut toujours, en théologie, réfléchir positivement aux *indications* et aux *arguments* qui peuvent manifester le bien-fondé de l'affirmation de Dieu.

Il est assez clair, selon les auteurs du colloque, que *Si Dieu n'existait pas*, cela ne changerait presque rien dans le monde actuel. Les rapports sociaux, tout comme le monde de la science, n'en seraient pas modifiés. Cela ne remettrait même pas en cause les fondements de la morale. C'est pourquoi il faut revenir, à partir de l'affirmation ou de la négation de Dieu, à la question *quid sit* (quel est ce Dieu dont on parle ?). Le rôle du théologien, pour éviter à coup sûr de parler d'une idole, est de garder l'altérité d'un Dieu que personne n'a jamais vu sinon celui qui a levé les yeux vers le Crucifié.

Le groupe prend résolument parti pour une théologie qui n'a pas peur d'être ce qu'elle est et qui, d'un coup sûr, s'élabore, parfois, en confrontations avec la philosophie, servante et compagne depuis toujours de la théologie.

Il est difficile de faire une synthèse d'un tel ouvrage, les auteurs abordant chacun un point particulier de la question soulevée. Chaque participant aux actes de ce colloque ouvre une brèche qu'il vaut la peine d'emprunter. Le chapitre d'ouverture (*Le manque originaire*) et le chapitre de fermeture (*Un Dieu précaire*) d'Adolphe Gesché valent leur pesant d'or. Le chapitre de Paul Valadier (*Morale pour un temps de nihilisme*) mérite une mention toute particulière.

Bref, un ouvrage somme toute fort intéressant, mais qui a, comme tous les textes issus de colloques universitaires, le désavantage d'aborder souvent une large question, avec, malheureusement, des réponses qui versent dans un certain éparpillement et qui laissent le lecteur sur son appétit.

Et si Dieu n'existait pas ? Un livre à lire absolument !

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

Jean GRANIER, **Le combat du sens. Essai sur la destination humaine.** Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « La nuit surveillée »), 2002, 287 p.

En s'engageant dans une réflexion rationnellement disciplinée, l'homme arrive à se rendre compte, à l'aube de son existence, que la vie humaine soulève inéluctablement le problème du Sens. Aucun être humain ne peut esquiver la question du Sens. Tout homme, livrant quotidiennement son combat existentiel, se bute à la question du Sens. Et toutes les motivations humaines dépendent, en dernière instance, de l'adhésion accordée ou refusée, à ce combat personnel du Sens de la vie.

C'est ici que la philosophie entre en scène. Pour l'A., la tâche du philosophe est double : d'abord, sa mission est de bâtir une anthropologie systématique permettant d'expliquer les modalités de ce combat du Sens qui définit en dernier ressort l'ensemble de la praxis humaine dans l'histoire ; ensuite, il doit, à partir de ces enseignements dégagés, s'efforcer de prouver en détail, comment le combat dit du Sens, se rattache à la question de l'Ultime, en explorant les chances d'une « approche de Dieu » par les moyens de l'intelligence métaphysique.

Pour y arriver, l'A., dans une première partie, essaie de montrer comment l'homme n'est pas du tout fait, mais bien un être en quête de lui-même. L'A. développe d'abord une esquisse de l'être humain. La constitution de l'homme désigne simultanément ce que l'homme est et le fait d'être ce qu'il est. En d'autres mots, l'homme est en tant qu'il s'efforce aussi d'être. L'homme ne se donne pas lui-même sa constitution d'être. Il n'est pas le fondement de son être ; il reçoit son être de ce que nous pourrions appeler de *Quelque-Autre.* C'est à partir de ce donné qu'il se construit lui-même.